



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

56 | 2018

Un autre XIX^e siècle : l'Inde sous domination coloniale

Anna PELLEGRINO, *Les Fées machines. Les ouvriers italiens aux Expositions universelles (1851-1911)*, traduction de l'italien par Catherine Drubigny-Saraceni

Paris, Classiques Garnier, 2017, 299 p., 45 euros

François Jarrige



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5762>

DOI : 10.4000/rh19.5762

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 244-246

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

François Jarrige, « Anna PELLEGRINO, *Les Fées machines. Les ouvriers italiens aux Expositions universelles (1851-1911)*, traduction de l'italien par Catherine Drubigny-Saraceni », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 56 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2018, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5762>

Ce document a été généré automatiquement le 4 janvier 2021.

Tous droits réservés

Anna PELLEGRINO, *Les Fées machines. Les ouvriers italiens aux Expositions universelles (1851-1911)*, traduction de l'italien par Catherine Drubigny-Saraceni

Paris, Classiques Garnier, 2017, 299 p., 45 euros

François Jarrige

RÉFÉRENCE

Anna PELLEGRINO, *Les Fées machines. Les ouvriers italiens aux Expositions universelles (1851-1911)*, traduction de l'italien par Catherine Drubigny-Saraceni, Paris, Classiques Garnier, 2017, 299 p., 45 euros.

- 1 Publié à l'origine en italien en 2011, l'ouvrage d'Anna Pellegrino consacré aux ouvriers italiens aux Expositions universelles est traduit en français dans une version révisée et augmentée, avec une belle préface de Nicolas Hatzfeld. Spécialiste des cultures du travail et de l'associationnisme ouvrier dans l'Italie industrielle, Anna Pellegrino revient ici sur une question classique de l'historiographie : la présence ouvrière dans les expositions universelles du XIX^e siècle. Déjà explorées dans les années 1970-1980 par Jacques Rancière ou Madeleine Rébérioux, les expositions universelles continuent de retenir abondamment l'attention aujourd'hui. La présence ouvrière est généralement envisagée sous deux angles principaux : soit à travers une réflexion sur le rôle des expositions comme espace d'acculturation aux nouvelles représentations bourgeoises et industrialistes ; soit sous l'angle de la politisation des classes populaires et le rôle des visites aux expos dans l'émergence de discours et de revendications propres au monde du travail. Par rapport à ces nombreux travaux, l'originalité de l'étude d'Anna

Pellegrino, parfaitement au courant de l'historiographie du sujet, qu'elle soit en français, en italien ou en anglais, est triple.

- 2 Tout d'abord, elle éclaire la situation italienne relativement mal connue en suivant les groupes de plus en plus nombreux de travailleurs de la péninsule présents aux expositions, entre la première organisée à Londres en 1851 et la dernière étudiée, celle de Turin en 1911. Avant 1873, les ouvriers italiens sont en réalité très peu nombreux, quelques-uns sont signalés à Londres et Paris en 1851, 1862 ou 1867, mais il n'existe alors aucune organisation systématique et planifiée en amont et surtout pas de rapports rédigés et réunis en corpus. C'est seulement après l'unification italienne et l'exposition de Vienne de 1873 que la présence italienne s'accroît. Lors de l'exposition de 1900 à Paris, ils sont environ un millier, essentiellement originaire de la province de Milan et de Turin. C'est la Chambre de commerce de Milan qui est à l'origine de cette initiative et qui la finance. Le nombre d'ouvriers et leurs origines sociales varient au cours du temps, au fur et à mesure des transformations économiques et politiques du pays, mais aussi des mutations du phénomène des expositions lui-même. Ainsi après 1880 la pédagogie à destination des ouvriers et des travailleurs tend à s'estomper, et après 1900 la pratique de rédiger des rapports ouvriers disparaît presque totalement.
- 3 La seconde originalité porte sur l'attention au quotidien, à l'expérience du voyage, et l'attention au séjour des ouvriers italiens dans les grandes capitales européennes. L'auteure a dépouillé une vaste documentation pour tenter de suivre les travailleurs à chaque étape de leur périple, depuis l'organisation et le financement en amont, en passant par le voyage en train, la présence dans les capitales où se tiennent les expositions, jusqu'au retour et la rédaction des fameux rapports dans lesquels les travailleurs disent leur vision du monde industriel en voie de transformation, mais aussi leur impression de voyage. Cette attention au quotidien, à l'expérience pratique et concrète du voyage et du séjour offre de nombreuses et intéressantes remarques sur l'émergence du tourisme, sur les mobilités populaires, sur la rencontre et le contact entre travailleurs européens, à l'origine de multiples expériences émancipatrices. Les pages consacrées à la rencontre des travailleurs italiens avec Paris, la « ville Lumière », éclairent de façon très intéressante les imaginaires et représentations du Paris fin de siècle.
- 4 Enfin, l'étude revient sur la question des relations ambiguës que les ouvriers entretiennent avec le nouveau monde des machines mis en scène dans les expositions. Les expositions universelles sont en effet un phénomène complexe où s'énoncent et s'observent toutes les ambivalences de l'industrialisme et des promesses du progrès technique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il s'agit d'événements la fois diplomatique et politique, industriel et technique, pédagogique et touristique. L'auteur propose ainsi une fine réflexion sur les imaginaires et la rhétorique du progrès technique tels qu'ils ressortent des rapports rédigés par les ouvriers italiens. Alors que l'Italie reste longtemps un pays essentiellement rural, à l'écart de la grande industrie capitaliste et de son système de grandes mécaniques modernes, les machines sont pensées alternativement comme des « fées » ou de « monstrueux mécanismes ». Les élites économiques italiennes espèrent s'approprier les innovations et les savoir-faire des grandes puissances pour moderniser leur propre appareil de production. Les ouvriers de leur côté adoptent des positions ambivalentes. Les travailleurs appartenant aux secteurs anciens de l'artisanat sont les plus critiques, ils soulignent fréquemment les carences et problèmes de l'outillage moderne et les illusions derrière la célébration

unilatérale et enthousiaste du progrès à la fin du XIX^e siècle. Les pages consacrées à la machine à coudre et aux tailleurs (p. 245 *et sq.*) sont ainsi très intéressantes sur la diffusion de cet objet dans la péninsule italienne. Si dans l'ensemble les ouvriers commencent dans la célébration des merveilles de la mécanique, ils s'interrogent aussi sur ses effets sociaux, sur les menaces qu'elles introduisent pour le corps et la santé, pour certains groupes comme les femmes. Par ailleurs, « la reconnaissance de l'utilité des machines s'accompagne presque toujours de la constatation de ses effets délétères sur l'emploi ouvrier » (p. 249). Le lecteur trouvera aussi de nombreuses et longues citations des rapports traduits de l'italien, offrant presque un recueil de sources très utile.

- 5 Dans cette belle étude, l'auteure confirme en définitive, à partir du cas italien et d'une approche compréhensive du monde du travail, combien les expositions universelles représentèrent un vaste effort victorieux en vue d'acculturer et d'adapter des sociétés hésitantes et réfractaires au « message industrialiste et progressiste » (p. 260). À travers l'envoi des ouvriers aux expos, l'État italien s'est sans cesse efforcé d'apaiser les tensions sociales et d'inclure les classes laborieuses dans le nouvel État-nation en construction. Mais l'auteur montre aussi combien les ouvriers ne furent jamais de simples acteurs passifs, ils s'efforcent au contraire en permanence de retraduire le message officiel dans leur propre langage, et d'imaginer les formes d'une modernisation technique et industriel dont ils ne seraient pas les victimes. Malgré quelques répétitions et incertitudes dans la construction du plan, l'ouvrage d'Anna Pellegrino propose sans doute l'étude la plus précise et aboutie consacrée à la présence ouvrière aux expositions. Son analyse des discours et des pratiques des travailleurs italiens nous apprend beaucoup des cultures du travail, de l'intégration des ouvriers dans la construction nationale comme du spectacle naissant de la technique et des regards ambivalents qui l'accompagnent.